

# *Au fond du jardin*

Nouvelle commencée et conclue par  
*Jane Fitzgibbon*

Au sein du collectif **LES VERTS EN VERS**  
avec épisodes écrits par  
*Robert Nahuet*  
*Danielle Aubut*  
*Paul Watelet*

VIII<sup>e</sup> course à relais  
*Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)*

Eté 2018

## Première partie — *Jane Fitzgibbon*

Le sentier qui menait de la porte de derrière jusqu'au fond du jardin n'était pas droit. Ginette savait pourquoi. Elle avait bien suivi les règles de *feng shui* qui veulent que les sentiers tournent pour que le vent ou toute autre force de la nature n'arrive jamais brutalement à la porte d'une maison. Un vent direct peut s'avérer dévastateur en entrant trop violemment dans une habitation. Toute tranquillité, toute harmonie peuvent être balayées. À chaque aménagement de jardin après sa première maison, elle s'est assurée de la disposition serpentine des sentiers.

Les perce-neige, les crocus, les trilliums, les tulipes s'étaient déjà présentés le long du sentier. Chaque année, ces fleurs du printemps s'évadaient de leur cachot hivernal comme des prisonniers longtemps privés de lumière et de chaleur. Ginette avait toujours du mal à les couper à ras pour laisser la place aux vivaces. Pour elle, c'était un geste sadique envers ces vaillants précurseurs du beau temps à venir. Ils méritaient mieux.

Mais le sentier qu'elle venait de descendre pour se rendre au fond du jardin était bordé d'une nouvelle explosion de couleurs assortis. Le phlox *subulata* débordant sur son chemin était sur le point de faner, mais une irruption d'ancolies, dont les fleurs bleu pâle hochaient la tête dans la brise, avait déjà pris la relève. En arrière-plan, les colibris ne prenaient pas de repos autour des fuchsias pendant que les papillons monarques fréquentaient le coin planté de rudbeckies, d'échinacées et de penstemons. Les hémérocailles offraient une fête quotidienne de lys couleur chair qui tombaient avec la nuit. Chaque matin, Ginette piétinait ceux qui se trouvaient sur le sentier. Elle considérait ces décapitations naturelles signe de faiblesse et source d'irritation. En arrivant à la fin du sentier près du mur, elle s'arrêtait toujours sur un petit carré de gazon où un tabouret de jardin l'attendait. Ginette montait sur le tabouret presque tous les jours, en appuyant ses poignets ou coudes sur le haut du mur, comme sur un prie-Dieu. De temps en temps un passant la saluait.

— Bonjour Ginette ! Ça va aujourd'hui ?

Et d'après son humeur, elle lui répondait ou pas. En fait, elle grimpeait pour regarder le passage du monde et pour s'assurer que l'au-delà était bel et bien à sa place malgré son incapacité personnelle d'y accéder. Parfois, au lieu d'y monter, elle prenait le tabouret et, d'une force herculéenne, elle le balançait par-dessus le mur. Elle ne visait personne, mais plutôt elle avait l'air de vouloir écouter le bruit de son atterrissage. Aussitôt fait, elle reprenait le sentier vers la Maison et le tabouret réapparaissait le lendemain à sa place au fond du jardin.

\*\*\*

Je l'observe sur la pointe des pieds sur le tabouret au fond du jardin. Je devrais m'inquiéter qu'à son âge elle pourrait facilement perdre l'équilibre, mais elle tient bien le haut du mur avec ses coudes décharnés. Ses bras sont maigres mais bronzés des jours passés dehors. Elle a un physique plutôt délicat et je me dis, encore, voilà une autre chose que je ne tiens pas d'elle. Je ne la dérange pas. Si elle a l'air plutôt occupée, je la laisse tranquille. Une fois que je m'assure que ce n'est pas une journée de crise, assez souvent je m'esquive sans lui dire un mot. Aujourd'hui, elle remet les pieds solidement sur le

tabouret, puis trouve un point d'appui par terre derrière elle, le temps de laisser glisser les bras contre le mur pour guider sa descente. Elle ne réussit pas le coup à chaque fois. Au moment où elle se tourne pour reprendre le sentier vers la Maison, elle m'aperçoit.

— Mon fils, me dit-elle. Je vais vers elle et je prends ses deux mains squelettiques dans les miennes qui me semblent démesurées.

— Maman, viens avec moi dans la Maison. Nous prendrons un thé ensemble.

— Pourquoi on ne me relâche pas, Jérôme ? me demande-t-elle.

— Mais, Maman, tu vis ici maintenant. Regarde autour de toi tout ce magnifique jardin que tu as créé. Tu n'as jamais eu un si joli jardin.

— Mais au fond..., me dit-elle, les larmes lui montant aux yeux.

— Ne t'inquiètes pas pour ça.

En sirotant une infusion aux feuilles de monarde cueillies dans le jardin, nous sommes tous les deux momentanément transportés ailleurs par l'odeur réconfortante de la bergamote. Le bruit sourd de ma sous-tasse atterrissant sur le tapis du salon me ramène brusquement à la réalité. Ne l'a-t-on pas fait sortir de prison, pour la renfermer carrément dans une autre ?

## Deuxième partie — *Robert Nahuet*

*Je sais bien, je ne suis plus une fraîche jeunesse. Malgré mes 80 ans, je suis encore relativement en forme, physiquement parlant. Oui, c'est bien vrai, j'ai eu un coup de vieux (ou de vieille) il y a environ deux ans : j'ai eu un léger ACV mais qui n'a laissé aucune véritable séquelle physique. Cependant, depuis cet événement, mon fils Jérôme me fait voir un médecin spécialiste et je dois prendre une médication spéciale que me donne directement ce neurochirurgien ; c'est bien, je n'ai même pas besoin d'aller à la pharmacie. Un trouble de moïn... Mais il me semble que mes idées ne sont plus aussi claires qu'avant. Jérôme me dit que c'est peut-être un effet passager de la médication, passager je veux bien, mais qui dure depuis deux ans. Parfois, ça se mélange un peu dans ma tête ; je ne me souviens pas ce que j'ai mangé au repas précédent, mais je me rappelle fort bien mon costume de première communiant ou ce que je portais lors de mon mariage en 1961. De plus, certains jours je connais des accès de colère que je n'avais absolument pas avant ; il paraît que je jette même des objets à la tête des passants par dessus le mur du jardin. Ben voyons, si c'était vrai, j'en garderais un quelconque souvenir...*

*Ouais ce jardin... Je m'y sens comme en prison, même si ce lieu m'est relativement familier, je ne peux dire que c'est le mien, je ne le sens pas. C'est vrai que j'y ai planté quelques fleurs afin de donner des touches de couleurs à cet espace monochrome, mais tout le reste ce n'est pas moi ou ce n'est pas de moi. J'y suis comme une étrangère dans une ville où je ne connaîtrais que les grandes ar-*

---

### *Au fond du jardin*

tères et non les quartiers entiers. Je vois des arbres, mais je suis incapable d'apercevoir la forêt dans sa totalité. Des pans de ce lieu me sont étrangers, parfois hostiles ; en fait, ils m'effraient presque. J'en ai parfois réellement peur.

*Et puis, pourquoi Jérôme m'appelle toujours Ginette alors que mon vrai nom est Gisèle... Parfois, je n'y comprends trop rien, tout se mêle et j'y perds pied, au propre et au figuré. Mais la plupart du temps, j'essaie d'avoir les pieds bien sur terre et j'organise mes journées. Je demeure autonome malgré tout. Je m'ennuie de plus en plus de mon Roger. Même s'il était peu souvent à la maison, j'aurais besoin de le sentir près de moi, à m'épauler, à m'aider à y voir un peu plus clair dans ces moments troubles. Il est décédé depuis une vingtaine d'années, une crise cardiaque fulgurante qui n'a rien pardonné. En fait, il est mort là où il passait la quasi-totalité de son temps : son fameux laboratoire de recherche. Ses études portaient sur le cerveau. Il me disait alors qu'il était sur le point de faire des découvertes importantes qui révolutionneraient la façon de traiter diverses maladies sans entraîner une perte cognitive au patient, surtout en raison d'une surmédication. Mais je pense que je n'en verrai jamais la véritable concrétisation.*

*Je n'arrive plus à dessiner ou à imprimer à mes dessins toute la fougue ou la passion que j'avais auparavant ; mes croquis ressemblent à des coups de crayon d'un enfant de la maternelle. Heureusement, il me reste la photographie. J'utilise le même appareil depuis 20 ans, il ne me fait pas défaut et j'ai tellement confiance en lui, c'est comme un vieil ami que je connais depuis longtemps. Je n'ai pas besoin de penser, mes doigts se posent tout seuls sur l'appareil établissant adéquatement la bonne vitesse, l'ouverture pertinente pour la lumière, la longueur de champ voulu. Une vraie merveille. Tout cela me réconcilie un peu avec moi-même et avec mon passé d'artiste en arts visuels. Une des seules choses qui me garde en vie et me permet de m'épanouir encore.*

— Salut Jérôme, comment va ta mère ?

— Toujours pareil Docteur.

— En raison de son âge, la médication la maintient dans un état de somnolence quasi permanent.

— Oui, c'est bien comme ça.

Puis, si elle redevient « trop lucide », tu lui parleras du crime qu'elle a commis. La femme et l'enfant qu'elle aurait renversés avec sa voiture, un soir qu'elle a pris le volant après avoir avalé notre médication. Ça devrait la laisser léthargique ou pour le moins songeuse pour une bonne période de temps et nous ficher la paix pour que l'on poursuive nos expériences sur le cerveau.

## Troisième partie — *Danielle Aubut*

Ginette était recroquevillée près de la fontaine. Après l'orage qui l'avait tenue éveillée, elle avait décidé de retrouver son refuge. Pieds nus sur les roches plates du sentier ondulant, elle avait suivi les lucioles jusqu'au banc de pierre. Le ciel maintenant dégagé étincelait d'étoiles. Elle aimait cette odeur

qui émanait de la terre après la pluie. Elle entendait presque les capucines papoter leur contentement pour cette ondée bienveillante malgré les assauts du vent.

Le clapotis de l'eau cascade sur les pierres éloignait les sombres pensées, énergisait son corps usé. Les feuilles des nénuphars créaient une tapisserie nocturne sur le bassin. Ginette aurait aimé capturer cette image si elle avait apporté son appareil. Elle l'aurait prise de très près, s'intéressant à la géométrie des formes. Plus elle vieillissait, plus l'abstrait l'intéressait. La grandeur de l'infiniment petit sur un pétale la fascinait. Elle aurait aimé s'y perdre. Il lui arrivait comme maintenant de s'imaginer telle une fée miniature, voletant dans son jardin. Une goutte d'eau l'abreuverait, une petite crevasse lui servirait d'abri... Mais les chauves-souris zigzaguant vers elle lui feraient peur. Il y avait toujours le danger, toujours la méchanceté... Ses yeux se posèrent sur le mur de brique derrière la fontaine. Elle avait tenté de le dissimuler tant bien que mal en y faisant grimper du lierre. Le mur de sa prison ! Elle se voyait devenir fourmi pour pouvoir l'escalader et se retrouver de l'autre côté. De l'autre côté... avant l'ACV, avant la médication, avant les pertes de mémoires...

\*\*\*

Je l'observe sur mon portable. L'alarme qui m'avertit de l'ouverture de la porte donnant sur le jardin m'a réveillé. Elle ignore tous les stratagèmes qui me permettent de veiller sur elle, comme ces caméras discrètes aux coins du jardin et à l'intérieur. C'était ça ou vivre de façon permanente avec elle. Je me connaissais assez pour savoir que je ne pourrais pas le supporter. Être en tout temps confronté à sa déchéance, à l'ambivalence de son comportement ! J'ai opté pour un condo du même quartier. Une dame de confiance fait son ménage et ses emplettes deux fois par semaine.

La crise de la journée me revient. Je lui ramenais des fruits frais. Je la retrouve au milieu de vaisselle cassée, la cuisinière tirée de son racoin, son tiroir au salon avec les poêlons éparpillés un peu partout, un cadre brisé témoignant du fait qu'elle les avait lancés avec force. Elle ne m'a pas entendu entrer, elle dessine sur des photos, son mascara coulé sur ses joues de parchemin, bien concentrée au milieu du désordre.

Des gouttes de sang ont séché sur son pouce.

Elle chuchote :

— Roger aime les patates au four. Je te dis qu'il fait trop chaud pour un rôti. Il a insisté. De son laboratoire, il crie que la viande c'est bon pour le cerveau ! Pourquoi il insiste ? Il n'y a plus de rôtissoire, je l'ai cherchée partout. La rôtissoire a disparu elle aussi. Comme la viande qui n'est pas au frigo ! ...

Je dépose un baiser sur son front. Elle me sourit, soudain radieuse.

— Jérôme, comme ça fait longtemps que tu es venu me visiter !

—J'étais là hier maman, on a arrosé le jardin ensemble.

Sur la défensive, elle réplique rapidement :

— Oui, oui, c'est ce que je voulais dire, que le temps m'a paru long depuis hier.

— Un ouragan est passé dans la maison ?

— C'est incroyable n'est-ce-pas ? J'ai dit à Manuela que ce n'était pas une façon de faire le ménage. Elle m'a dit que c'était trop fort et elle est repartie.

J'ai prié intérieurement pour ne pas perdre Manuela, si efficace et sachant tenir sa langue.

— Maman, je sais que tu aimes décorer la maison à ton goût. Je pense que tu as eu bien raison de vouloir déplacer la cuisinière. C'est démodé comme ameublement et le micro-ondes est tellement plus pratique ! Avec les surgelés, les légumes...

— Mais...

— u vois j'en avais justement besoin ! Et tu pourras décider quoi faire de ce trou ! Une table, des plantes ?

— Si tu en as besoin... mais il faudra repeindre le mur.

— Comme tu veux. Et si on ramassait les dégâts de Manuela ?

Et c'est ainsi qu'enfin le problème de plus en plus fréquent des ronds de la cuisinière laissés allumés après usage avait été résolu.

Une clarté soudaine sur l'écran attire mon regard. Maman s'est levée de son banc au bord de la fontaine, surprise sans doute par la lumière du deuxième étage qui l'éclaire. Deux rats-laveurs se sauvent sur le mur derrière elle.

Eh bien, le docteur est un lève-tôt ! Que fait-il à cette heure au laboratoire ?

## Quatrième partie — *Paul Watelet*

La lueur du jour traversait les nuages encore endormis. Les branches d'arbres se maquillaient avec des rehauts pastels alors que le jardin émanait dans la douce brise d'un parfum riche et subtil à la fois, comme celui que porte Manuela.

— Monsieur, s'imposa-t-elle, *¡Basta! ¡Basta! ¡Basta!* Passe encore *qué yé* sois portée responsable *dé* dégâts causés par les crises *dé* Madame, passe aussi vos manigances que *yé* n'approuve pas avec *lé* « soit-disant » *Doctor*. Mais *yé né* puis tolérer toute cette violence. *Lé* tabouret, *qué yé* dois remettre à sa place même *lé* jours où *yé né* travaille pas ici et puis toute cette vaisselle cassée et *lé* casseroles qu'on pourrait *sé* prendre dans la figure... Moi, si ça continue, *yé* pars ! L'autre jour, c'est un enfant qui a failli *sé lé* prendre sur la tête le f.... tabouret. Alors, moi, Madame, *yé* la trouve bien gentille,

mais elle n'a plus toute sa tête avec toutes vos magouilles et la santé physique d'autrui est en danger. *Yé vous lé dis*, comme *yé vous vois* : si ça continue, vous *né mé* verrez plus, mais... ma langue sortira *dé* sa poche ! À bon entendeur, salut !

— M... Merci, Manuela. Je... Je vous entends. Vous avez raison. Je vois avec le Docteur ce qui est possible pour que les crises cessent au plus vite.

Il ne manquait plus que ça, Manuela qui menace de tout faire foirer...

\* \* \*

Ginette était perchée sur le tabouret. Le soleil s'est accroché au bleu du ciel et les passants déambulent candidement dans la petite rue derrière le mur du fond du jardin.

— Bonjour Ginette ! lança un passant.

— Bonjour Monsieur ! rétorqua-t-elle.

C'était une bonne journée ! On avait quelques heures devant nous pour voir à la situation...

Quand Ginette descendit de son tabouret, j'ai vu sur ses avant-bras la trace laissée par les briques du mur. Les dessins creusés dans la peau amaigrie me font penser à des hennés.

— Bonjour Jérôme, je ne t'ai pas entendu arriver. Tu es matinal !

— Bonjour Maman, je suis venu te saluer. Puis, ça marche avec le four à micro-ondes ?

— Regarde, les fleurs ont besoin d'eau. Celles-ci particulièrement, comment s'appellent-elles déjà ? Elles tendent le cou pour aller s'abreuver à la fontaine, tu vois ?

— C'est joli les dessins sur tes bras. As-tu pensé à reprendre ton cahier à croquis et à faire ce genre de dessins ? Je suis sûr que tu retrouverais ta touche...

— Hmm !

\*\*\*

— Bonjour Docteur !

— Hé !!! Salut Jérôme, regarde, je pense que je suis sur la piste de quelque chose de révolutionnaire. J'ai cogité ça toute la nuit, je ne tenais plus en place, il fallait que je vienne au lab au plus vite. Avec ce petit mélange, on paralyse en partie le lobe frontal et la Ginette n'aura souvenir de rien... Plus de soucis quant à...

— Les gens se plaignent. Les crises de Ginette sont de plus en plus violentes, récurrentes et dangereuses. Il faut agir maintenant, avant qu'on ne révèle le tout et que la police ne s'en mêle. Ginette

doit retrouver un peu de joie de vivre... Et puis elle prend tellement de pilules différentes... Il faut réduire les drogues et la surmédication.

— Tu n’y penses pas... Tu as ta part de responsabilité dans cette affaire. Tu risques autant que...

— J’en voulais à mon père d’avoir été si absent. Ça ne le fera pas revenir. On n’a plus le choix. S’il te plaît, fais-le pour Roger... si tu ne le fais pas pour elle. Tu lui dois bien ça, non ?

— Bon, bon... Donne-moi une semaine.

— Je ne suis pas sûr qu’on ait une semaine devant nous... Ça ne dépend pas de moi.

\* \* \*

Ginette ne le sut pas : la médication avait changé. Je l’ai constaté quand on s’est parlé sur le banc de pierre, près de la fontaine.

— J’ai fait un rêve cette nuit, commença-t-elle d’un ton inquiet.

— Ah oui ! Lequel ?

— Je conduisais la voiture, j’allais voir Roger au laboratoire. Mais le rêve s’est interrompu brutalement. Il y a eu un long silence dans le noir. Un vide intense. Puis, j’ai entendu crier « Mamaaaaaan » et ça m’a réveillé en sursaut. Je me suis dressé dans mon lit, j’avais les poings serrés, crispés, comme si je tenais, je ne sais pas moi... les barreaux d’une prison, tiens ! Le cri que j’ai entendu était strident : c’était une voix d’enfant affolé qui criait à la mort ! Tu comprends quelque chose à ce rêve, toi ? Je n’ai pas ce genre de rêve d’habitude...

Elle se leva, et pris la direction de la Maison. Je suivis deux pas derrière. La nouvelle médication permettait de révéler certains souvenirs enfouis jusqu’alors au fond de sa mémoire.

Quelques jours plus tard, Ginette avait peint le mur du fond du jardin : sur fond de ciel bleu parsemé de nuages, ces hennés couleur rouille décoraient ce rempart de façon symétrique et harmonieuse. Quelques fleurs de tournesol et feuilles vertes ajoutaient à l’abstrait une touche figurative et spontanée.

— J’ai toujours aimé les tournesols, grommela-t-elle, pour se justifier. Il faut toujours regarder vers le soleil !

## Conclusion — *Jane Fitzgibbon*

*Mon cher fils,*

*Je t’écris sur quelques feuilles tirées du cahier que le Docteur lit tous les jours pour suivre les effets sur moi de ses concoctions. Je faisais semblant, de mon mieux, pour le conforter dans l’efficacité de*

---

*Au fond du jardin*

Nouvelle commencée et conclue par **Jane Fitzgibbon** — **LES VERTS EN VERS**

Page 7



*son travail mais je vieillis et je n'ai plus envie de jouer le jeu. Maintenant, avec l'aide de Manuela, nous allons te libérer, toi aussi, de sa tyrannie.*

*Avant de quitter la Maison à mes côtés, Manuela lui aurait déjà livré mon cahier et son thé matinal, avec la dose de ciguë nécessaire. Son heure de décès précèdera ainsi celle de ton arrivée habituelle à la Maison. Nous avons conté trois heures pour qu'il y succombe. Aucun soupçon ne pèsera sur toi et tu pourras nous rejoindre à l'endroit que nous te spécifierons le moment venu. Tout ça, bien évidemment, si tu décides de nous suivre après avoir lu ce que je vais t'écrire dans cette lettre.*

*Par où commencer ? Par une femme de 23 ans, éperdument amoureuse de ton père? Il était un médecin brillantissime, qui s'intéressait, brièvement, aux effets de la phytothérapie dans les traitements vasculaires. Il avait vu mes croquis, plus jolis que des photos que je prendrais à leur place plus tard, dans un manuel de plantes médicinales, dites simples, à la faculté de médecine. Quand il est venu pour la première fois dans mon jardin, c'était comme un tourbillon qui allait tout déraciner. Finalement, il a bel et bien détruit tout sur son passage. Mais au début, je ne reconnaissais pas l'étendu de ses compulsions, que j'avais mal interprétées comme de la passion.*

*Ton père s'est détourné de mon jardin de simples quand il a commencé à travailler avec le Docteur, collègue en médecine, qui voyait la chimie comme l'avenir de la pharmacopée. Pas longtemps après notre mariage et ta naissance, j'ai fait une dépression post-partum et ton père me prescrivait des médicaments. Ça m'a pris des années à comprendre que je servais de cobaye pour leurs recherches sur le cerveau. Je les ai affrontés, et de toute évidence, il y a eu trêve jusqu'au moment où tu as laissé tomber devant moi de petits paquets de ton sac-à-dos. Ils t'avaient rendu accro lors de tes visites au labo pour voir ton père.*

*Tu te souviens sans doute de cette soirée-là, où j'ai pris ma voiture pour aller encore les confronter au labo. Je me souviens très bien que tu m'as arrachée du volant et qu'en arrivant dans le stationnement, tu as heurté deux piétons. Pas n'importe lesquels. La femme et la fille du Docteur, collègue de ton papa, gisaient par terre. Je suis montée au labo pour appeler les secouristes et à l'arrivée de la police, je leur ai bien dit que je conduisais. Toi, drogué ou pas, tu n'étais même pas encore entré dans la fleur de l'âge. Pas de question que tu ailles en prison.*

*Cinq ans plus tard, tu as pu me faire sortir du prison. Mon comportement s'était montré exemplaire. En effet, ma vie à l'extérieur des barreaux a été souvent pire. C'est ça que j'ai appris quand tu m'a ramenée au rez-de-chaussée chez le Docteur. Je te croyais guéri, sain, indépendant et je t'ai trouvé toujours sous son influence néfaste. Et tout n'a fait que recommencer. Heureusement, l'embauche de Manuela m'a sauvé la vie après ce maudit ACV. Je n'avais plus la capacité de gérer les médicaments du Docteur mais l'expérience de Manuela comme ancienne détenue m'a bien rendu service. Elle savait, comme personne d'autre, comment se montrer anodine avec son accent ridicule et son comportement hystérique qui couvraient parfaitement notre collaboration.*

*Maintenant, la partie la plus délicate. Comment te le dire, sauf directement ? Je suis responsable de la mort de ton père. Quand je me suis rendue au labo pour appeler la police cette soirée fatidique, j'ai déposé de la digitale dans le verre du Docteur. Ça ne me faisait pas de la peine puisqu'il avait déjà détourné ma vie, mon mari, mon fils. Mais, ton père a du le boire à la place. J'ai décidé de ne pas te le*

*confesser parce ce qu'il n'y a jamais eu de soupçons autour de sa mort. Le choc de l'accident de ce soir-là aurait pu tuer n'importe qui. Mais finalement, ton père avait déjà vendu son âme au Docteur.*

*Mais, mon fils, a tu le courage de te débarrasser de tes tiges mortes pour ressortir de la terre comme ces vivaces de mon jardin ?*

\*\*\*

Je m'approche des portes-fenêtres du salon. Le tabouret n'est plus à sa place sur le carré de gazon au fond du jardin. Je contemple le lierre qui s'étend sur une grande partie du mur. Ensuite, je pose mon regard sur les taches d'un jaune criard en forme de fleurs de tournesol primitivement peintes sur fond bleu piscine. Je me rends compte que ma mère aurait été incapable de faire une telle monstruosité. Sans doute, Manuela y a mis la main. Finalement, je fixe du regard les plantes majestueuses qui poussent en arrière plan. Bien sûr, les voilà, de la digitale pourpre dans un coin et, plus au fond du jardin, de la cigüe.

— C'est tellement simple, me dis-je en ricanant, de confondre ses petites fleurs regroupées dans des ombrelles denses et aplaties avec de la carotte sauvage !

Je regagne le fauteuil où je lisais la lettre de ma mère. Avant de me rasseoir, je range sa lettre soigneusement sur le plateau à thé, à côté de son cahier. Je suis en train de me verser une tasse de thé quand le Docteur apparaît dans le vestibule qui mène au salon, le tabouret de jardin sous le bras.

Selon mes calculs, il me reste deux heures et demi.

***FIN***

Le 14 septembre 2018